

UN OPTIMISME PLEIN D'ESPRIT

Zuka est une artiste d'origine russe née aux États-Unis, voilà 91 ans. Sa dernière exposition à Paris, à la Fondation Mona Bismarck, remonte à 1989 et portait alors sur « La Révolution française vue par une Américaine ». Cette fois c'est au tour de Françoise Livinec de lui consacrer une rétrospective qui se tiendra du 10 septembre au 10 octobre 2015, « Zuka, toujours plus à l'ouest ». L'exposition se répartira sur ses deux galeries parisiennes du 245, rue de Penthièvre – où quelques rares tableaux de l'exposition sur la Révolution française seront visibles – et au 29/33 avenue Matignon – espace consacré à cette occasion au sujet de prédilection de Zuka, les vaches... Art Media Agency est parti à la rencontre de cette artiste à l'optimisme coloré.

Retour sur le Danton (1984)
Zuka

Courtoisie Galerie Françoise Livinec





INTERVIEW • ZUKA

Vous avez connu une riche carrière et, à 91 ans, une exposition vous est consacrée. Comment vous sentez-vous ?

Je me sens bien mais j'étais sans doute plus heureuse avant : il est difficile de vieillir. Faire de la peinture est une activité fatigante. Avant, je peignais debout. Aujourd'hui, je suis assise devant mon tableau et, au bout de deux heures, je suis fatiguée. Dès que je suis fatiguée, je ne peux plus peindre. Ma manière de peindre s'est donc modifiée avec l'âge.

Comment avez-vous découvert la peinture ?

Mes parents sont venus habiter à Los Angeles alors que j'avais trois ans. La Californie a toujours été à l'avant-garde du changement dans les mœurs et de l'éducation. On avait des cours de peinture et de « music appreciation » qui n'existaient pas dans les autres écoles du pays. J'avais notamment un cours de dessin avec une très bonne professeure, c'est là que j'ai vu ces deux garçons qui faisaient des portraits au fusain. Cela m'a intriguée et j'ai fait cela presque toute ma vie, des portraits au fusain. J'avais toujours dessiné des petites choses, des choses piquées dans les journaux, des photos mais, là, il s'agissait d'art. La professeure était intelligente : je me souviens encore aujourd'hui de choses qu'elle nous disait. Je me souviens aussi d'elle comme quelqu'un qui aimait Van Gogh et appréciait même l'art abstrait.

Par la suite, vous avez fréquenté les Beaux-Arts ?

Un ami de mes parents connaissait une personne aisée qui finançait notamment des bourses à l'université de Californie du Sud. À l'époque, cette dernière n'était pas très cotée et le niveau était plus bas. Mais j'ai, tout de même, reçu une bourse, ainsi que deux autres amies russes. C'est ainsi que nous avons pu aller à l'université. Il était évident pour moi que je voulais être artiste. Mon beau-père estimait, de son côté, que je devais faire de l'architecture. Quant à ma mère, elle estimait que si je voulais être peintre, je devais me lancer.



Zuka dans son atelier, 2015
Coutoiserie Galerie Françoise Livinec

Enfin, j'ai fréquenté les Beaux-Arts. C'était la première université des États-Unis à avoir un cursus dans cette discipline. Nous avions des cours de dessin, de sculpture, de peinture... Un de mes professeurs était un très bon peintre. Il travaillait également pour une université d'été dans le Michigan. Pour pouvoir participer à ce programme, il fallait payer, ce qui n'était pas possible pour moi. Par chance, mon professeur avait la possibilité d'emmener un étudiant boursier et il m'a choisie. C'est là-bas que j'ai connu Joan Mitchell ; nous sommes restées amies jusqu'à sa mort. Elle était alors élève du Art Institute of Chicago.

Cette rencontre avec Joan Mitchell a été décisive...

Il est vrai que j'ai été influencée par l'école de Chicago dont l'approche était totalement différente de ce que je connaissais : l'école de Californie était en retard sur certains points. Nous étions alors au début de l'expressionnisme abstrait et mon amie faisait partie de ce mouvement. Pour ma part, ce que je faisais à l'université était assez figuratif et nous utilisions beaucoup de vert. Quand j'ai vu les couleurs qu'utilisaient les élèves de Chicago, j'ai commencé à en mettre dans mes créations.

Quelle est l'histoire de votre première exposition ?

J'ai fait ma première exposition alors que j'étais encore à l'université : dans une salle de classe, elle présentait des aquarelles que j'avais ramenées de mon voyage dans le Michigan. Je me rappelle qu'un film avec Deanna Durbin m'avait marquée, à cette époque. Elle jouait le rôle d'une adolescente qui trouvait du travail très jeune. C'est ce qui m'a poussée à chercher une galerie pour présenter mon travail. J'ai pris mes aquarelles et je suis allée à la rencontre des galeristes de la ville. En ce temps-là, il y en avait très peu de galeries à Los Angeles. Je suis entrée dans une galerie qui était une filiale d'un établissement new-yorkais. La galeriste était une Allemande, réfugiée de la guerre. Elle cherchait de jeunes artistes californiens. Quand je suis entrée, elle avait Kandinsky sur les murs et même des aquarelles de Cézanne... J'y ai fait ma première exposition en galerie.

Tempête de sable (1982)
Zuka

Coutoiserie Galerie Françoise Livinec





INTERVIEW • ZUKA



Les vaches roses (2015)
Zuka

Courtoisie Galerie Française Livinec

Trois vaches américaines et bretonnes (2015)
Zuka

Courtoisie Galerie Française Livinec

**Qu'est-ce qui vous a poussée à venir en France ?**

Je suis venue en France avec ma galeriste de l'époque et j'y ai fréquenté une école d'art près de Montparnasse. Une Américaine, Darthéa Speyer, travaillait à l'époque pour l'ambassade des États-Unis ; elle gérait un espace culturel que possédait l'ambassade, Rue du Dragon. Elle organisait un événement consacré aux jeunes artistes américains et elle m'a contactée. Je ne sais pas comment elle a connu mon travail. Par la suite, elle a ouvert sa propre galerie et nous avons travaillé ensemble pendant 40 ans.

Je me rappelle avoir fait toute une série sur les oiseaux et, plus particulièrement, sur les pigeons. Elle l'avait exposée dans sa galerie. Malheureusement, je ne crois pas qu'elle ait beaucoup vendu : personne n'aime les pigeons. L'idée m'est venue alors que je me dirigeais vers le Louvre. Quand je l'ai vu, tout était sale ; les statues du jardin des Tuileries étaient sales et recouvertes de pigeons.

Votre dernière exposition en France portait sur la Révolution française... Comment vous est venue l'idée de travailler sur ce sujet ?

Les costumes en bleu, blanc, rouge, et leur beauté m'ont inspiré. Quelle effusion de couleurs ! Comme j'ai précédemment travaillé sur la Révolution américaine, mon entourage n'a eu de cesse, depuis, de me demander quand j'allais aborder la Révolution française.

J'ai toujours pensé que les Français n'aimaient pas leur Révolution. Ils restent dans le souvenir de l'ancien, de l'horreur, de la terreur et de la guillotine... Lors de mon exposition à la Fondation Mona Bismarck, en 1989, presque tout le monde me demandait pour quelles raisons j'avais décidé de peindre la Révolution et ce qui m'intéressait dans cette période... Je leur ai répondu : « Je suis peintre de l'histoire ».

Parlant d'histoire, comment avez-vous rencontré Françoise Livinec, votre actuelle galeriste ?

Nous avons été présentées par une connaissance commune, Roland. Actuellement, je ne travaille qu'avec Françoise. Je ne cherche pas beaucoup d'autres galeristes car cela ne m'intéresse pas. Au fond, cela m'est égal : ce que j'aime avant tout, c'est peindre et passer du temps sur mes tableaux.

Les vaches vertes (2015)
Zuka

Courtoisie Galerie Française Livinec

**Le travail, en lui-même, importe plus que le sujet ?**

Au cours de ma vie, j'ai essayé de faire de l'abstrait. Presque tous mes amis sont peintres abstraits ; j'ai donc essayé. Mais cela ne m'a pas convaincue car j'aime beaucoup le sujet. Cependant, ma théorie est que le tableau est abstrait. Lorsque je peins, je regarde mes tableaux comme le font tous les artistes figuratifs : je les retourne pour estimer si mon travail est réussi ou non. Pour que ça marche, il faut que ça fonctionne abstraitement. En outre, j'aime beaucoup l'humour et ce qui est positif. Par exemple, j'apprécie énormément les œuvres de mon mari qui sont très drôles. Je suis une « Mindless optimist », littéralement une optimiste dénuée d'esprit. Mon voisin m'a dit que l'on traduisait cela par « idiot » mais je ne crois pas que cela me corresponde.

Pourquoi peindre des vaches ?

J'aime beaucoup les portraits mais cela reste très difficile à réaliser et je trouve que la ressemblance est angoissante. Peindre des vaches est totalement différent : elles ont des formes simples, il n'existe pas un impératif de ressemblance comme c'est le cas pour le portrait. Mon intérêt pour les vaches date de l'époque où mon mari et moi, avons acquis notre maison de campagne. Elle se situe en Bourgogne, dans un petit village d'une cinquantaine d'habitants près d'Avallon. Dans cette région, il y a beaucoup de vaches, des charolaises sur fond vert. Cela m'a tout de suite inspirée. À cette époque, je faisais beaucoup d'aquarelles : j'allais beaucoup dans la nature pour peindre.

Vous dites qu'avec les vaches, il n'y a pas d'impératif de ressemblance et pourtant, les vôtres sont sympathiques voire semblent humaines...

C'est plutôt que je les comprends mais je conteste le fait qu'elles soient humaines. Elles nous ressemblent dans la mesure où elles ont des besoins comme nous, tels que la faim et la soif mais la ressemblance s'arrête ici : une vache n'a pas de besoins culturels. ♦